



# Sûreté Express

Bulletin interne d'information

Le 21 juin 2005

SPÉCIAL

## Haiti

Il flotte dans l'air de Port-au-Prince une constante odeur de charbon de bois. Si, au Québec, cette odeur est annonciatrice de succulentes grillades qui grésillent sur le BBQ, en Haïti, elle rappelle la misère dans laquelle croupit le peuple. Le charbon de bois sert, en effet, de combustible universel aux plus démunis pour cuisiner et se chauffer. Les forêts de cette île jadis paradisiaque ont presque complètement disparu.

Dans les rues jonchées de déchets, le peuple semble errer autour des marchés surpeuplés. L'aide humanitaire ne suffit pas à alimenter les quelques millions d'affamés. Au coeur d'un mouvement de révolte qui secoue le peuple, une mission de paix tente de ramener un certain ordre social. Certains fondent leurs espoirs sur les élections présidentielles prévues pour l'automne, mais le climat est si tendu que moins de 2 % de la population s'est inscrite sur les listes électorales.

Au milieu de la horde de soldats et de civils dépêchés par l'ONU, nos policiers rêvent,

grâce à leurs connaissances et à leur amour du métier, de changer les choses, de laisser après leur passage une police plus efficace, une police munie de moyens modernes de combattre le crime qui se nourrit souvent de la misère du peuple. Ce numéro spécial vous brosse un portrait des gens de chez-nous qui ont mis leur passion au service d'une mission. Finalement, le directeur général de la Sûreté du Québec, Normand Proulx, nous livre ses impressions à la suite de son voyage en Haïti, en février dernier, à l'occasion de la remise des médailles de l'ONU aux policiers canadiens.

# Une présence remarquée

Les policiers de la Sûreté en mission en Haïti sont en train d'y laisser leur marque. Il est évident, en consultant leur feuille de route, qu'ils n'étaient pas allés dans l'ancienne perle des Antilles en voyage touristique. Plusieurs ont joué un rôle de premier plan afin de jeter les bases de cette mission qui s'échelonne sur quelques années. Nous vous présentons quelques-uns de ces policiers mais beaucoup d'autres ont eu leur mot à dire depuis l'arrivée du premier contingent de policiers de la Sûreté en juillet 2004.

Le choix de René Sénéchal chef d'état major, en quelque sorte le « numéro deux » de cette mission juste sous le chef Dave Beer, en dit long sur l'appréciation des officiers de la Sûreté dans cette aventure internationale.

Parmi les personnes clé de la présente mission, mentionnons le sergent Jocelyn Côté qui agit à titre de chef d'administration et de logistique pour la CIVPOL, et qui relève directement de René Sénéchal. Ce poste est comparable à celui d'un responsable de bureau d'administration dans un district.



René Sénéchal est le deuxième homme en charge derrière le chef de mission Dave Beer de la GRC.

Le sergent Raymond Bibeau oriente pour sa part les décisions en ce qui concerne l'infrastructure permanente nécessaire à la bonne marche du travail policier. À ce titre, il guide les ingénieurs dans la création de plans de construction. Il a été choisi en raison de sa parfaite connaissance du milieu policier et de sa facilité à communiquer. Son travail l'amène à côtoyer des ingénieurs de différentes nationalités et cultures.

Gilbert Gauthier du groupe d'intervention secteur Est et Jacques Brodeur du Service d'urgence Ouest ont, quant à eux, joué un rôle important dans la création d'un programme de formation d'appoint destiné aux membres de la Police nationale d'Haïti (PNH). Ce programme d'entraînement donné dans l'environnement de travail des policiers s'inspire des meilleures pratiques qui existent dans le domaine. La formation d'une semaine couvre tous les aspects du travail policier dont les arrestations et les poursuites.



Jocelyn Côté, chef d'administration de la CIVPOL, un poste comparable à celui d'un RBA en district.

## Germain Tremblay remet à flot le Service d'identité judiciaire

Un spectacle désolant attendait Germain Tremblay la première fois qu'il a mis les pieds dans les locaux du Service d'identité judiciaire de la Police nationale d'Haïti. Si les équipements étaient passablement modernes, ils étaient inutilisables soit en raison d'un manque de produits chimiques ou de composantes électroniques. Comme le service est à l'abandon depuis 1995, les outils de travail en identité judiciaire avaient été entassés dans des coins parce qu'ils étaient devenus encombrants.

Germain Tremblay a d'abord fait l'inventaire de ce qu'il y avait à faire pour redémarrer le Service d'identité judiciaire. Il pouvait compter sur deux policiers formés, c'était déjà ça

de pris ! Son premier défi, une fois le service redevenu fonctionnel, était de former une relève et d'éviter ainsi de répéter le même scénario qui s'était produit après le départ de la première mission de l'ONU.

En cours de route, un autre mandat s'est imposé au policier québécois. Des armes devaient être distribuées aux policiers haïtiens mais l'ONU exigeait qu'un test balistique soit d'abord effectué sur chaque arme. Durant ses



Germain Tremblay et son collègue de la ville de Québec Jean-Pierre Coulombe ont réaménagé le SIJ.

soirées, Germain Tremblay a conçu, à l'aide d'un logiciel CAD, un bassin balistique pouvant servir à faire les tests.

### Banque d'empreintes

Germain Tremblay devait aussi informatiser les quelque 200 000 empreintes digitales prises au cours des dernières années. Le projet l'a d'abord emballé puisqu'il pouvait compter sur une quinzaine de personnes formées et prêtes à s'investir dans l'aventure. Il a vite déchanté en constatant le laxisme du ministère de la Justice qui tardait à donner son aval au projet. Heureusement, le gouvernement américain a décidé de débloquer un budget spécial pour permettre d'aller de l'avant avec le projet. Germain Tremblay a donc pu quitter Haïti avec le sentiment du devoir accompli et la satisfaction d'avoir donné à la police haïtienne un moyen efficace de faire son travail.



Un policier en train de faire un test balistique avec le réservoir.

# Plusieurs façons de soulager la misère

Les Canadiens en mission en Haïti sont confrontés chaque jour à la misère, ce qui leur fait réaliser la chance qu'ils ont de vivre ici. Plusieurs ont investi temps et argent afin de soulager la souffrance des Haïtiens qu'ils côtoient. C'est le cas de Paul Tremblay, de sept collègues canadiens et d'un policier français du même complexe d'habitation qui ont payé 2500 \$ pour acheter un tap-tap – un taxi populaire en Haïti – à leur gardien de sécurité afin de lui permettre de faire vivre décemment sa famille. Ce taxi va lui assurer un revenu de 500 gourdes par jour, soit l'équivalent de 60 \$ canadiens, ce qui fera de lui un homme à l'aise dans son pays. Le geste est arrivé à point, car l'homme perdait son emploi de gardien peu de temps après que les Américains se soient installés dans le complexe amenant avec eux leur propre agent de sécurité.

Le groupe s'est aussi mobilisé pour ramener des vêtements et divers objets dont les gens ne se servaient plus au pays. Ils ont de plus fourni des médicaments à un orphelinat dont ils ont aussi réparé le toit et les toilettes.

Paul Tremblay a aussi payé, pour un an, le loyer de sa bonne qui venait d'être évincée de sa cay (maison). Cette aide lui permettra d'amasser de l'argent pour payer une autre année de loyer. Il a aussi acheté un brûleur au kérosène neuf pour 300 gourdes, l'équivalent de 10 \$ canadiens, à une dame qui tentait de rafistoler le sien. « Le sourire qu'elle m'a fait ce jour-là valait tout l'or du monde, comme si je venais de lui sauver la vie. »



Paul Tremblay a déjà écrit 195 pages dans son journal de mission.



Avec un «tap-tap» comme celui-ci, le gardien de sécurité pourra se faire jusqu'à 60 \$ canadiens par jour et faire vivre très convenablement sa famille.

En vacances au pays, monsieur Tremblay a vu un homme acheter pour 20 \$ de billets de loterie dans un dépanneur. Il n'a pas pu s'empêcher d'imaginer, comment il pourrait soulager la misère en Haïti avec cet argent. Depuis, il n'achète plus de billets de loterie parce qu'il a beaucoup mieux à faire avec son argent.

Des histoires comme celles-là, Paul Tremblay en a des centaines et il ne risque pas de les oublier parce qu'à chaque jour, il écrit le récit de sa journée. Son journal de mission, qui compte déjà 195 pages, parle du peuple haïtien, des événements, des difficultés et des émotions vécues. Le récit de son séjour lui permettra sans doute de raconter à ses petits enfants des histoires qui capteront leur imaginaire durant de nombreuses soirées.

## Débrouillardise 101

Il y a des gens que rien ne semble prendre au dépourvu. Ce sont sur eux que leurs collègues comptent autant pour trouver une solution que pour éviter un problème. Au cours de cette mission, nos débrouillards ont eu l'occasion rêvée de mettre leurs talents à contribution. Nous ne vous présentons que trois de ces perles rares, mais il y en a sûrement des dizaines d'autres qui sont passés inaperçus.

Personne n'avait vraiment envie d'aller travailler à Cité-Soleil, un coin de Port-au-Prince tellement insécurisant que les militaires chinois et chiliens refusaient d'y aller



Mario Lagacé a vite résolu le problème des pannes d'électricité à la maison qu'il habitait en achetant une génératrice portative.



autrement qu'en véhicule blindé. Raymond Bibeau, lui, devait s'y rendre pour veiller aux travaux de réfection du poste de police. Pour éviter tout problème, il a demandé des fonds à l'ONU et a fait travailler des résidents. Résultat : les travaux se sont déroulés rondement sans anicroche.

Mario Lagacé, pour sa part, en a eu marre des constantes pannes d'électricité qui venaient perturber la préparation des repas ou interrompre un film durant une scène cruciale. Qu'à cela ne tienne, à son retour de vacances, il a ramené la solution dans ses bagages. Une génératrice assure désormais la quiétude de ses soirées haïtiennes dans la maison qu'il partage avec quelques collègues.

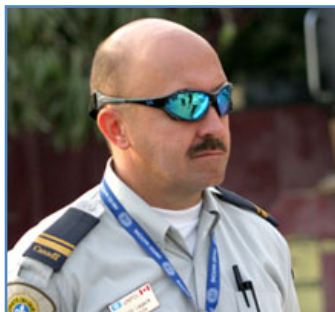
Gilbert Gauthier, quant à lui, a fait sienne le proverbe mieux vaut *prévenir que guérir*. Habitué à avoir tout le nécessaire de bureau à portée de la main dans son milieu de travail, Gilbert a cru bon de se prémunir contre toute mauvaise surprise avant son départ pour Port-au-Prince. Il a fait un petit détour par le Dollarama de son patelin où il a dépensé la rondelette somme de 12 \$ pour acquérir agrafeuse, papier, crayons... On raconte qu'il fait l'envie de ses collègues étrangers.

## Tour de Babel et pourtant...

La mission de paix de l'ONU en Haïti, tout comme toute autre mission de ce genre, peut facilement ressembler, pour le visiteur qui débarque, à une véritable Tour de Babel. Des militaires unilingues chinois, chiliens, jordaniens se côtoient et patrouillent ensemble, des policiers turcs, argentins ou égyptiens qui soutiennent des policiers haïtiens qui parlent français quand ce n'est pas créole. Pendant ce temps, l'anglais constitue la langue de travail du personnel de l'ONU.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, tout ce beau monde semble faire abstraction de la barrière des langues et parvient à orchestrer des opérations qui ne ressemblent pas aux premières répétitions d'une troupe de ballet amateur. Raymond Bibeau vit au quotidien au cœur d'un véritable carrefour international. Son travail d'évaluation des besoins en infra-

structure l'amène à côtoyer des ingénieurs de différentes nationalités. Il passera l'avant midi avec un ingénieur jordanien engagé dans des travaux de réfection d'un poste pour se retrouver, quelques heures plus tard, avec un collègue chinois. « Le lien commun entre nous, c'est souvent l'anglais que la plupart des ingénieurs et des supérieurs comprennent et parlent ou du moins baragouinent, » explique le sergent Bibeau. Loin de se plaindre de



Mario Lagacé a appris le créole au cours de la précédente mission en Haïti en côtoyant quotidiennement des patrouilleurs de la Police nationale d'Haïti.



Raymond Bibeau qui partage ici un repas avec des policiers pakistanais travaille avec des ingénieurs de différentes nationalités.

cette réalité linguistique, Raymond Bibeau s'en accommode fort bien, parce qu'il est en contact avec des cultures variées et qu'il s'est fait des amis de par le monde. Des amis qu'il se promet de visiter un jour si l'occasion se présente.

Paul Tremblay travaille aux communications du Centre d'opération policier avec deux Canadiens et huit Africains. Ils doivent composer quotidiennement avec des gens de 43 nationalités. « Il y a plusieurs CIVPOL qui ne parlent ni français ni anglais mais on arrive à se comprendre par signes. »

Le quotidien du policier en mission, c'est souvent en créole que ça se passe. Même si le créole haïtien tire ses origines du lexique français, la ressemblance avec la langue de Molière semble s'arrêter là. Et il faut avoir l'oreille divinement musicale pour reconnaître dans une phrase comme *Mouin pa palé kréyol, Pa gin pwoblèm !*, la phrase *Je ne sais pas parler créole, il n'y a aucun problème.*

Mario Lagacé, ainsi que quelques collègues qui en sont à leur deuxième mission, ont résolu l'énigme du créole haïtien et peuvent facilement se débrouiller dans cette langue aux accents déroutants. C'est grâce au contact quotidien de policiers haïtiens avec lesquels il effectuaient des patrouilles durant la mission précédente en Haïti qu'ils ont appris les rudiments du créole. Après tout, il n'y a encore rien comme l'immersion pour s'approprier une langue.

## Travail, famille... pas facile quand une mer les sépare

Le départ d'un policier pour une mission comme celle d'Haïti peut s'avérer assez perturbante pour la cellule familiale. Malgré les périodes de congé assez fréquentes en raison des semaines complètes travaillées par les policiers du CIVPOL, l'absence du conjoint ou du père se fait vite sentir.

La plupart des policiers de la Sûreté en poste en Haïti ont proposé à leur famille de joindre l'utile à l'agréable en organisant des vacances familiales dans les Caraïbes durant la période hivernale. C'est d'ailleurs l'un des arguments de persuasion utilisé par les policiers envers leur famille au moment de discuter de leur décision de partir en mission humanitaire.

La République Dominicaine située sur la même île qu'Haïti figure parmi les destinations prisées par la plupart des familles. C'est le cas notamment de Jacques Brodeur qui y a fait venir sa femme et sa fille et d'Yvan Michaux qui y a rencontré sa fille.

Mario Lagacé aussi a invité sa famille au soleil mais il reconnaît que ça ne suffit pas. « C'est beau le soleil et le sud mais il ne faut pas négliger de retourner au pays, reconnaît-il, parce que sinon, nous laissons toutes les responsabilités sur le dos de notre conjointe. »

La longue séparation comporte son lot d'inconvénients et de tensions mais, pour certains, cette expérience aura été bénéfique. C'est le cas d'Alain Roberge et de son épouse. « L'éloignement n'a pas toujours été facile, surtout en début de mission, avoue-t-il. Notre couple s'est resserré. » Pour la famille Roberge, les retrouvailles prenaient l'allure de véritables fêtes.



Le tourisme a disparu des plages d'Haïti privant ainsi le pays d'une source de revenus intéressante.



# Entrevue avec le directeur général

*Le directeur général a passé quelques jours en Haïti, en février dernier à l'occasion de la remise des médailles de l'ONU aux policiers canadiens en mission. Il a pu ainsi constater le travail accompli par les membres de la Sûreté et évaluer le défi de travailler au quotidien dans un pays touché par la pauvreté et secoué par les agitations et l'instabilité politique.*

## Sûreté Express

Quelle a été votre première impression à votre arrivée en Haïti?

### DG Normand Proulx

Ce qui m'a frappé surtout en descendant de l'avion, puis après quelques jours là-bas, c'est la pauvreté humaine, la pauvreté en terme de richesse, d'espérance de vie et aussi d'espérance de qualité de vie. Peu nombreux sont les gens bien nantis et très nombreux sont ceux qui n'ont à peu près rien dans la vie. Alors, ça, ça m'a impressionné. Et je me dis que l'aide humanitaire doit arriver de façon importante et urgente et, au-delà de cela, je ne sais pas comment ils vont faire pour s'en sortir à court terme. Il y a du travail pour quelques décennies, une prise en charge totale de la communauté, de la société, qui doit être faite par la diaspora, par les gens en place, tout ça supporté par l'aide internationale, bien sûr.

**SE** Vous avez eu l'occasion d'accompagner certains membres de la Sûreté sur leur lieu de travail et constater leur défi quotidien. Que pensez-vous de la façon dont ils s'acquittent de leur tâche?

**NP** Le mot qui me vient à l'esprit pour qualifier des gens que j'ai rencontrés là-bas, c'est le mot **passion**. Ce sont des gens passionnés. Ils oeuvrent dans un milieu policier ou communautaire très difficile car ils travaillent avec peu de moyens, peu de ressources et beaucoup de volonté, mais les résultats se font attendre. Nos gens ne se découragent pas. Ce sont des passionnés qui s'investissent et je pense que les policiers de la Sûreté sont bien reconnus localement, autant par les personnes de l'aide internationale que par les Haïtiens. J'ai eu la chance de rencontrer des hauts dirigeants de la police nationale haïtienne, des gens politiques d'Haïti, et ils n'ont que de bons mots envers les Québécois qui sont en relation d'aide là-bas.



**SE** Quel est selon vous l'avantage pour l'organisation et pour ses membres de participer à une mission de paix comme celle d'Haïti?

**NP** Premièrement, je crois que la Sûreté comme organisation policière a une mission sociale. C'est-à-dire qu'elle doit partager son expertise et son expérience dans le but d'aider la promotion de la sécurité publique à travers le monde. En Haïti, les gens ont besoin de cette expertise et cette expérience-là, mais surtout de l'aspect pratico-pratique de notre expertise parce qu'ils sont démunis, parce qu'ils n'ont rien.

Ce qu'il faut aussi se demander en deuxième lieu, c'est ce que la Sûreté en retire. Évidemment, il y a un positionnement stratégique de la Sûreté du Québec sur la scène internationale. L'autre avantage que la Sûreté peut en retirer c'est, qu'au retour, les gens qui ont participé à ce genre de mission

ne sont plus les mêmes, et ils vont partager ce qu'ils ont vécu là-bas et ils vont, j'espère, pousser leurs confrères à s'investir d'avantage plutôt que d'attendre des ressources qu'ils jugent souvent inestimables et inépuisables. Ils vont communiquer leur passion, tout simplement. Sur le plan humain, je suis certain que ces gens-là en sortent enrichis de façon incroyable. Ils font un grand sacrifice, j'en suis conscient, et ce n'est pas tout le monde qui pourrait faire ça.

Ils bénéficient d'un enrichissement personnel et professionnel qui profite aussi à notre organisation. Il ne faut pas oublier que la plupart des policiers et policières qui ont quitté sont devenus, entre guillemets, des héros dans leur patelin. Ils ont fait l'objet d'articles dans les hebdomadaires régionaux et les médias. Ces policiers, lorsqu'ils reviennent pour leur congé, sont parfois invités à donner des conférences dans des écoles, par exemple. Les gens veulent savoir comment ça fonctionne là-bas. Je sais également que des policiers, dans leur milieu, ont sensibilisé d'autres organismes communautaires ou sociaux afin qu'ils viennent en aide directement aux gens d'Haïti. On a vu des policiers faire des collectes de vêtements et de chaussures pour les enfants. Il les ont rapportés dans leurs bagages et les ont livrés là-bas. C'est rassurant pour les gens parce qu'ils donnent à un policier de la Sûreté du Québec qui pilote le volet distribution. Ils sont donc sûrs que 100% de ce qu'ils ont donné se rendra à destination et surtout servira à des gens qui en ont grandement besoin.



Le directeur général, au cours de sa visite d'un poste de la Police nationale d'Haïti avec trois policiers de la Sûreté en mission, Fernand Oigny, Germain Tremblay et Jacques Brodeur.

**SE** Vous avez rencontré certains dirigeants durant votre séjour, dont Dave Beer, responsable de CIVPOL (police civile), quelle appréciation ont-ils de nos gens en Haïti?

**NP** C'est excellent, j'en étais fier, j'étais fier d'entendre leurs commentaires. Dave Beer, le chef de mission de l'ONU, s'est choisi un adjoint, René Sénéchal, un officier de la Sûreté qui est le numéro deux de l'organisation et qui s'occupe du volet opérationnel. Dave n'a que d'excellents mots à l'égard de tous les membres de la Sûreté et de la mission. C'est tout à fait flatteur comme directeur général d'entendre ça. Et puis ça reflète un peu ce que j'avais perçu de nos gens, c'est-à-dire un engagement, une passion à servir cette communauté, qui dépasse souvent les limites qu'on s'impose nous ici.



Les blindés de l'ONU font maintenant partie du paysage haïtien.